Au Pays de Maria Chapdelaine – par Maurice Constantin-Weyer, illustration de Clarence Gagnon – Dans l'Illustration, numéro de Noël 1931.

Voici notre première approche de l'Illustration, notamment de ses numéros de Noël. Inutile de nous éterniser longtemps ici sur la qualité exceptionnelle de ces publications que tout bibliophile se devrait de posséder.

En fait d'impression, on ne fit jamais mieux, avec un luxe quasiment inouï, autant dans la présentation, dans les papiers que dans l'impression elle-même qui ne souffre jamais d'aucun défaut. C'est la perfection même qui ne sera peut-être plus jamais égalée.

Figure dans l'année 1931 de ces numéros de Noël, un texte de Maurice Constantin-Weyer (1881-1964) sur le pays de Maria Chapdelaine. On se souviendra de ce beau roman dont l'intrigue se situe au Canada, au Québec en particulier. Tout le charme de cette province francophone transparaît dans cet écrit dont le succès prouve les qualités.

Constantin-Weyer était assurément le mieux placé pour traiter d'un tel pays. Ne l'avait-il pas mis au centre de son roman, autre succès : Un homme se penche sur son passé ? Ayant passé plusieurs années de sa vie dans ce Québec si beau, mais si particulier aussi, paysan, trappeur, commerçant, le tout avec plus ou moins de succès, il connaissait les lieux comme sa poche. Et l'ambiance aussi. Celle-ci transparaît pleinement dans ces quelques pages pour l'illustration desquelles il put obtenir la collaboration de Clarence Gagnon. Celui-ci était né au Québec. Il vécut longtemps en France. Sur le tard il se tourna vers l'illustration, dotant notamment d'images l'ouvrage de Louis Hémon, Maria Chapdelaine. C'est là un livre que nous ne connaissons pas, mais que nous pouvons imaginer en une pure merveille qu'un amateur de belles publications ne pourrait longtemps ignorer.

L'association de ces deux hommes pour une même production, Maurice Constantin-Weyer et Clarence Gagnon (1881-1942), offre des pages de l'Illustration qui sont probablement parmi les meilleures. Les textes sont cadrés d'un trait bleu doublé d'une fine ligne grise argentée. Le tout prend place sur un fond d'un brun léger où la décoration, toujours en gris argent, change à chaque page, mais reste dans une ambiance typiquement neige et Noël. Ainsi voit-on des flocons, d'autres motifs hexagonaux, de la poudre d'or, des sapins, des branches avec une pive, des rameaux divers.

Les caractères d'écriture ont été choisis avec un soin tout particulier, élégants et qui offrent une lecture agréable et facile. Les images de même, à l'intérieur de la partie texte où le blanc cassé du fond est d'une douceur incomparable, sont encadrées, mais ici d'un double trait bleu plus épais entre lequel court une ligne du même gris d'argent. D'autres cadres et un ton d'un brun léger, animent le tout et comprennent la légende, celle-ci énoncée en majuscule et en italique.

Tout cela, regardé dans le détail, est sublime.

Nos imprimeurs durent en discuter pendant des heures, puis essayer, tester, pour enfin trouver la manière la plus judicieuse de mettre en valeur un beau texte et une illustration pour lequel l'adjectif de magnifique serait encore en dessous de la réalité !

Voilà donc de quoi se réjouir, se pâmer même, devant de telles images, et à découvrir un texte qui vous restitue l'ambiance de ces terres somme toute rudes où l'hiver est long, et où par contre le dégel est rapide, ce qui le rend dangereux.

Cela s'apprécie. Petit air du Jura parfois, avec un lac, des monts couverts de sapins, mais retour aux immensités glacées avec des rivières larges et écumeuses où l'on suppose que le saumon remonte.

Et apparaissent ici ou là des gens du pays, ces Canadiens durs au mal et à l'ouvrage, façonnés par les lieux et le climat, aux habits lourds pour les protéger du froid, et qui s'en vont à l'église en traîneau quand c'est l'hiver. Et ils sont nombreux. Et chacun se fond dans une foule de laquelle bientôt l'on se détachera pour aller retrouver une maison quelconque dans la solitude de ces immensités glacées. Mais là, adossée à la forêt où les bouleaux dominent, ne serait-ce pas la maison des Chapdelaine ? On est donc en un pays connu, et le mythe frappe à votre porte.

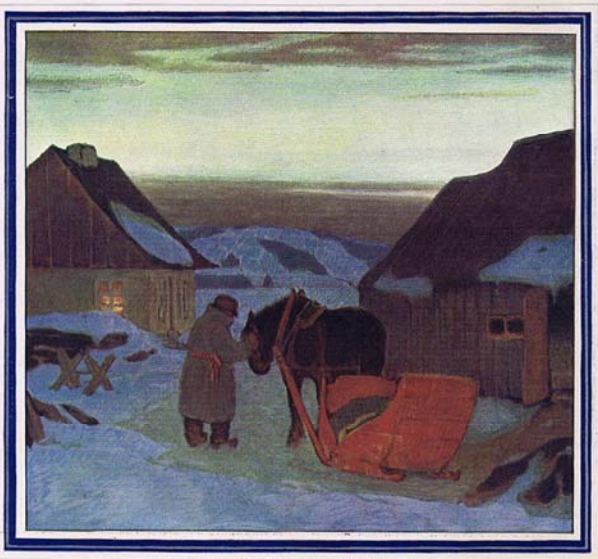
L'HIVER

AU PAYS DE MARIA CHAPDELAINE

par MAURICE CONSTANTIN-WEYER. — *Peintures de* CLARENCE GAGNON.

UN jeune maître canadien compose d'émouvantes aquarelles pour illustrer une édition prochaine de *Maria Chapdelaine*. Aussitôt, par la magie du pinceau de Clarence Gagnon, me voici comme pris par l'épaule, obligé de me retourner, de laisser venir à moi le troupeau turbulent des souvenirs.

Admirable province de Québec ! Ce n'est pas assez de cet immense fleuve du Saint-Laurent, devant la majesté duquel s'étonne et se recueille la double haie de montagnes attentives. Mais chaque colline y est un dôme de verdures diverses sur lesquelles il faut guetter, aux calmes soirs d'automne, le mariage en pourpre et or de l'érable et du chêne. Le vallon, s'il n'est ce champ bien cultivé, ce verger planté de pommiers comme



DÉPART DANS LA NUIT

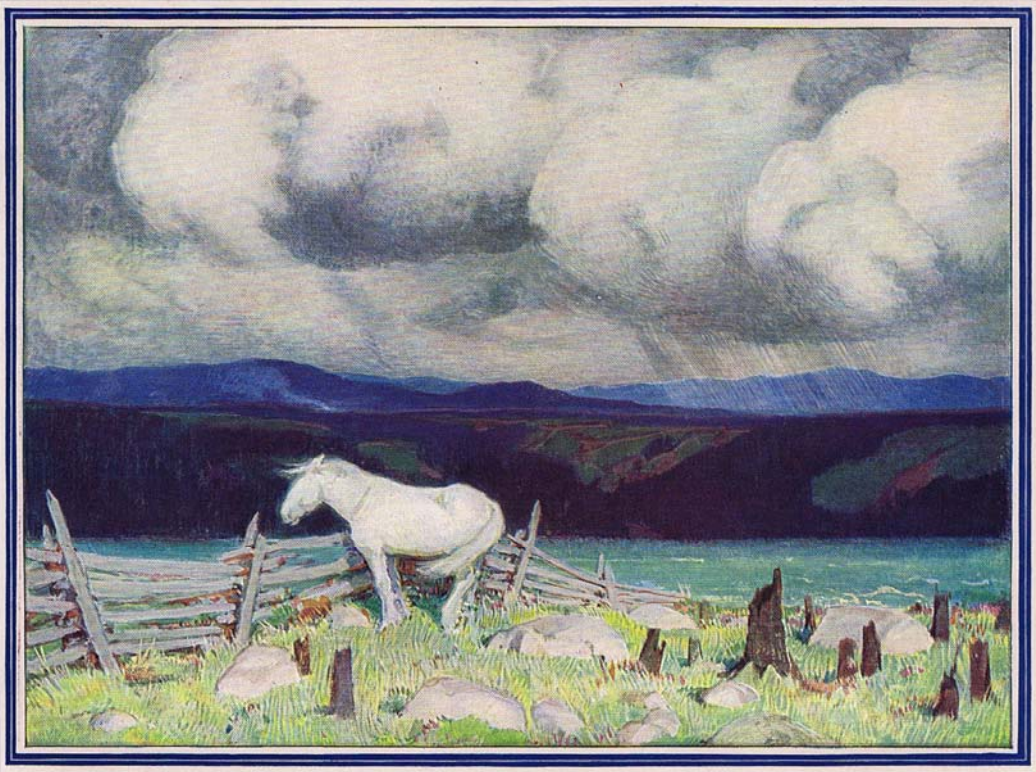
LA MAISON DES CHAPDELAINE

tant de paysages se presser autour de moi, il faut que je me sente bien doucement entouré de la chaude et vigilante caresse de ma terre natale pour ne pas dire : voilà vraiment le plus beau pays du monde !

Si je ne le dis pas, il me plaît cependant de l'entendre proclamer par nos frères canadiens. Ils en ont le droit. Ils ont marqué cette beauté d'un des plus pathétiques miracles de notre race. Ils ont fait de la province de Québec un sol tellement français

le voulait Champlain, porte en ses flancs une forêt robuste qui s'avance jusqu'au lac comme pour y contempler le jeu des nuages. Chaque gorge possède sa cascade, comme un chant perpétuel. Et, à voir

qu'il assimile plus qu'il n'élimine les apports étrangers. Voilà qui est conforme au profond génie de notre race. Il me plaît encore de constater que, fidèles au testament de Champlain, ce que les Cana-



LE VENT DU SUD-OUEST

A PERIBONKA, APRÈS LA MESSE, LES GROUPES SE DISPERSENT

diens français font rayonner sur toute l'Amérique du Nord, c'est le plus pur de notre force : l'ordre, la clarté, le travail et la discipline.

Il n'est pas besoin, pour cela, d'un orgueilleux symbole : le clocher de l'humble église suffit, avec son dessin si familier qui rappelle la lointaine mère patrie, les « Vieux-Pays ».

Voici que les premiers jours d'automne ont suspendu, par delà la barrière, au-dessus du lointain horizon la riche draperie des nuages. A la ferme, on se hâte de préparer la saison d'hiver. Il y a les clôtures du champ à réparer. Il faut aussi luter soigneusement les interstices entre les billots dont sont faits les murs de la maison. Les garçons, joyeux, s'en vont au bois faire la provision nécessaire au chauffage. La hache cogne dur en ces derniers beaux jours. Les arbres secs, ceux qui ont péri au cours de l'été, soit par vieillesse, soit par le feu, soit par le travail sournois du taret, tombent, emplissant les vallons de l'écho de leur chute. Le grand-père tue le porc, et c'est une autre grande fête.

N'oubliez pas le trappeur, cet être toujours un peu mystérieux parce qu'il connaît la vie des animaux, dont nul autre ne sait les secrets. La première neige est tombée. Le froid n'a pas encore saisi la rivière. L'homme s'est embarqué sur son frêle canoe d'écorce à la recherche du coin abrité où il édifiera sa cabane en troncs d'arbre, son « chantier », comme on dit là-bas. Les bouleaux et les épinettes voilent de leur ombre secrète la neige des collines. On pénètre avec émotion dans cette sylve tranquille, trop tranquille. Tout à coup, l'histoire apparaît. Cette trace assez semblable à celle que

laisserait un gros chien, mais un peu plus allongée, c'est celle du loup. Heureux présage ! car où le loup se plaît il y a du gibier. Et, en effet, le chevreuil et l'orignal abondent : celui-ci, au creux du hallier ; celui-là, sur la lisière du bois... Voici le marais, sur lequel les habitations des rats musqués mettent de petites buttes coniques qui dominent la neige et la glace. Cette piste inquiète — remarquez comme les deux pattes de devant sont l'une à côté de l'autre — c'est celle d'un vison qui chasse. Et voici celles de la martre et du pékan qui n'en diffèrent que par les proportions...

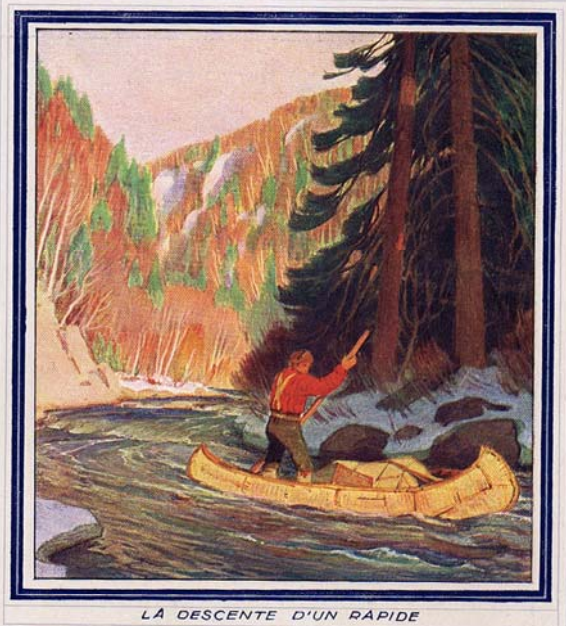
La première neige a fondu et le soleil sourit. Dernier adieu de la belle saison, et si charmant ! C'est, à l'aube, ce brouillard argenté qui, d'abord, voile les bas-fonds, puis s'élève doucement comme si une bouche invisible soufflait sur lui. Il se suspend un instant aux branches des arbres. Il en retombe en minces gouttelettes irisées. Un ciel pâle et net se révèle. Les oiseaux migrateurs y dessinent leur géométrie mouvante. Ils piaillent, croassent et sifflent cette ivre joie d'explorer des paysages nouveaux, loin des steppes du Nord qui les ont vu naître. Ils s'arrêtent tout à coup, mystérieusement guidés dans leur choix, sur tel ou tel lac, sur telle ou telle clairière. Il y a ces étourneaux innombrables qui posent aux lisières des bois leur ardeur sombre et sonore ; une douzaine d'espèces différentes de canards se font des politesses au milieu des lacs ; les hautes grues, une patte repliée, ont l'air de s'ennuyer ; les oies se livrent à un commérage bruyant ; les corbeaux se crient des nouvelles de la dernière charogne laissée pour compte par les loups. Tout à coup, ramant à larges coups d'aile réguliers, l'aigle surgit du fond de l'horizon. Il décrit de grands vols planés circulaires, de plus en plus bas. Alors, les étourneaux se taisent soudain ; les canards se coulent vite et silencieusement dans les roseaux, tournant la tête d'un air inquiet ; les grues perdent leur morgue ; les oies, muettes un instant, se reprochent intérieurement leur graisse trop abondante ; seuls, les corbeaux, assurés d'être dédaignés, regardent d'un air indifférent pour voir sur quelle victime s'abattra la catastrophe ailée. Puis, repliant ses ailes, le chasseur se laisse choir vertigineusement. L'instant d'après, la vie reprend,

LES GRANDES CHUTES RESTÉES GLACÉES TOUT L'HIVER, SE REMETTENT A MUGIR

inconsciente d'une toute petite existence qui s'en est allée vers le mystère.

Voici maintenant la neige qui tombe tout de bon. Elle est venue, par un jour de vent d'est, portée par de gros nuages noirs pansus qui passaient très bas, comme alourdis par leur ventre. Le village, le lac et les montagnes ont pris cette éblouissante livrée d'hiver qu'ils ne quitteront plus désormais pour de longs mois.

N'allez pas croire que ce spectacle soit triste. Il est de ces extraordinaires paysages d'hiver dont nul ne peut rendre complètement le charme. Vous avez des matins tout en brume discrètement rose, avec des parures de diamants sur tous les arbres. Si pâle que soit le soleil de midi, il fait de sa lumière dorée et froide — et c'est le comble de l'art ! — jouer les complémentaires sur les prismes hexagonaux de la neige. Il juxtapose, jusqu'à les marier en blanc, les roses tendres aux verts délicats, les jaunes pâles au violet mauve, les bleus déteints aux orangés transparents. Le soir venu, tout cela sombre soudain dans un camaïeu bleu, la neige plus claire que le ciel, avec de brusques feux d'artifice, ces claires franges lumineuses, reflet des lointaines aurores boréales, qui courent d'un bout du ciel à l'autre, et d'adorables chutes de clarté lunaire, juste assez pour dorer ce bleu en vert.

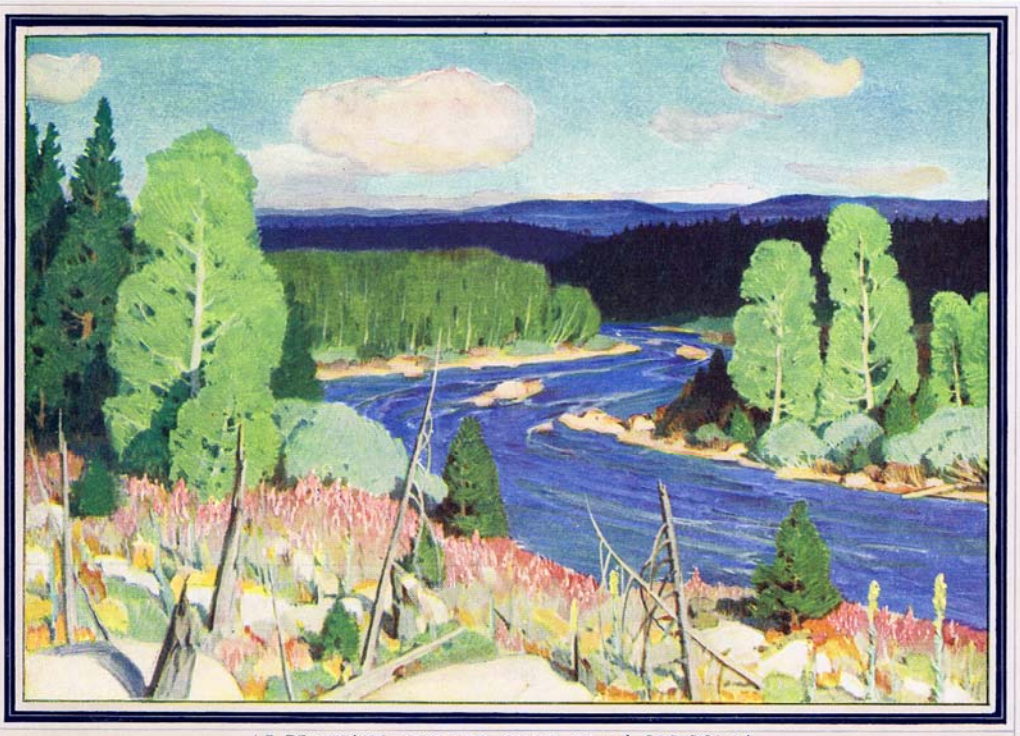


LA DESCENTE D'UN RAPIDE

Le traîneau sortira de la ferme attelé d'un cheval tout caparaçonné de grelots. Sans doute, à la première sortie, il faudra souvent, à grands coups de pelle, frayer le chemin à travers les bancs de neige. Mais la piste sera vite faite, et la vie humaine va se charger d'égayer les mois de froid. Les bûcherons pénétreront profondément au cœur de la forêt. Les cèdres, les épinettes et les pins vont tomber avec fracas sous la force inlassable des jeunes athlètes canadiens. D'immenses avenues vont s'ouvrir dans les bois...

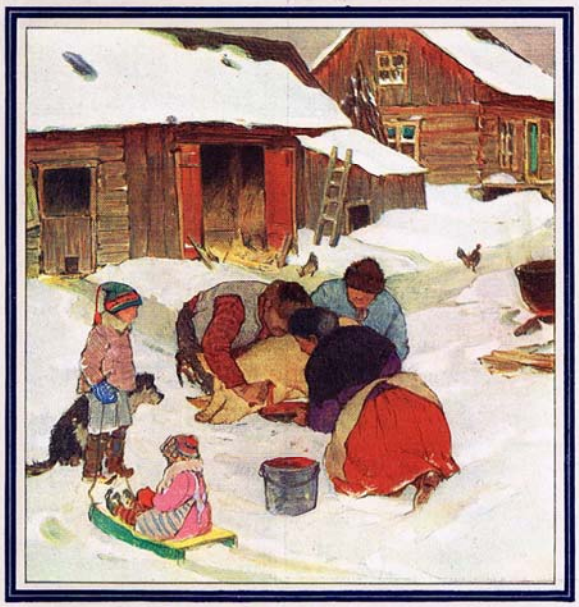
LE CAMPEMENT DU TRAPPEUR

Saison des fêtes, aussi. Tandis que les hommes travaillent joyeusement, en défiant le froid, les femmes, à la cuisine, font sans trêve leurs odorantes pâtisseries. La nuit amène avec elle les voisines qui viennent partager la veillée. Les vieux racontent des histoires; les chanteurs



LE PRINTEMPS SUR LES RIVES DE LA PERIBONKA

font éclore à pleine voix les vieux refrains français, qu'on rythme en frappant du pied, tandis que, dans le coin le plus discret de la salle, s'ébauchent à voix basse et tendre les éternelles fiançailles.



AVANT LA FÊTE DE NOËL

Les chevaux, dehors, attachés aux poteaux de la clôture, attendent patiemment sous l'épaisse couverture. Ils envient sans doute ceux de la ferme, bien au chaud dans l'écurie, que leur buée, en se condensant sur la paroi froide, argente de givre.

Vers minuit, la porte s'ouvre, découpe sur la neige un rectangle de lumière rouge, et la bande joyeuse se hâte vers les traîneaux en chantant :

Vive la Canadienne !
Vole mon cœur, vole, vole, vole !
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux !

Le centre de la vie française au pays de Maria Chapdelaine, c'est l'église. On ne sait pas assez quelle reconnaissance nous devons au clergé canadien. Sans les Jogues, les Brébeuf, les Lallemand qui donnèrent leur vie pour évangéliser les Hurons, l'œuvre de Champlain n'eût pas vécu. Qui connaît le nom de Sébastien Rallé, jésuite, mort pour la France en défendant sa paroisse

LE VILLAGE DE PERIBONKA SOUS LA NEIGE

LE GRAND LAC GELÉ, QUE L'ON TRAVERSE EN TRAINEAUX

langue. Il s'anglicise rapidement.

La réciproque est probablement vraie. Il n'est guère de prêtre canadien qui ne reconnaisse l'utilité de mettre au service de la religion catholique le génie profond de la langue française. Or, celle-ci est aujourd'hui menacée dans la province de Québec par trois ennemis puissants : c'est, d'abord, la prohibition, qui amène chaque année des millions de touristes américains dans le seul coin de l'Amérique du Nord où l'homme ait encore la liberté de boire ; c'est, ensuite, le film sonore, qui « passe » en anglais dans les cinémas de Montréal et de Québec ; c'est, enfin,

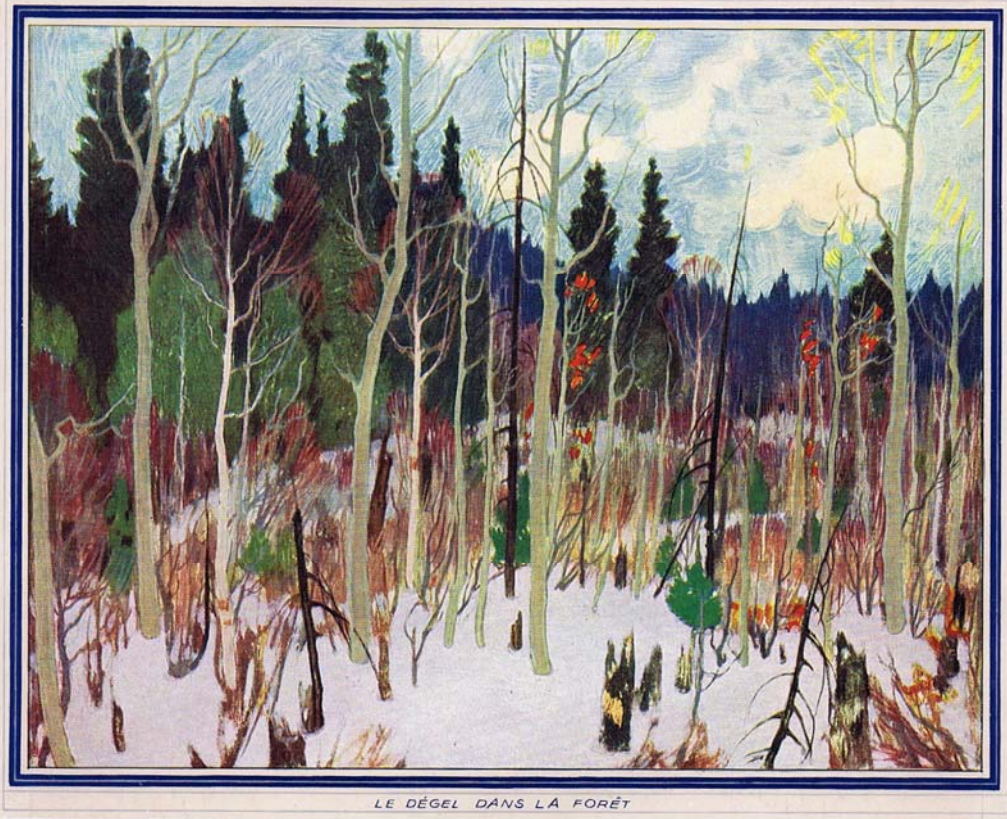
contre les Anglais? Et, depuis que nous avons perdu le Canada, qui donc a conservé là-bas l'essentiel de notre langue et de notre pensée? Le clergé canadien. Ses missionnaires : les Tasché, les Laflèche, les Pascal, les Grouard, ont porté jusqu'au cercle arctique les sonorités de notre « parler ».

La foi profonde du Canada est ce lien mystérieux qui unit à la mère patrie ceux qui en sont séparés. C'est en français que s'exprime au Canada la parole des prêtres catholiques. Qui l'oublierait méconnaîtrait singulièrement l'histoire de la permanence française dans l'Amérique du Nord. Il est rare qu'un Canadien français change de religion. Mais, s'il se fait protestant, il perd très rapidement l'usage de notre

IL FALLAIT, DANS LA NEIGE FRAÎCHE, TRACER DE NOUVEAUX CHEMINS

la T. S. F. Ainsi, tandis que ces influences luttent sournoisement contre nous, c'est au clergé canadien qu'est dévolue la mission de conserver la langue et la pensée françaises dans l'Amérique anglo-saxonne. Je n'ai jamais pu penser sans une émotion profonde à cette admirable mission.

est chargé des dépouilles du vison, du pékan, du carcajou, de la martre, du rat musqué et du renard. Le froid de l'hiver a bronzé sa figure plus que ne le ferait un soleil d'été. Ses yeux profonds portent le stigmate de la solitude. Il a beau retrouver les sédentaires, il demeure distant et un peu mystérieux.



LE DÉGEL DANS LA FORÊT

Voici le printemps qui éclate de toute part. Le vent du sud a déchiré les nuages, les a chassés, dispersés. Et, par la trouée bleue du ciel, le soleil plonge dans la neige, la creuse de trous pareils à des cellules de ruche, fait ruisseler l'eau au flanc des collines.

Sans doute la neige ne disparaîtra pas d'un seul coup. Cependant, de larges taches noires annoncent son départ. Les rivières sur lesquelles il faisait si bon pousser le traîneau à toute allure deviendront dangereuses. On s'y risque encore. Mais il faut, dès qu'on entend le craquement de la glace, pousser son cheval à toute vitesse. Et il n'est pas de fin d'hiver qui n'amène ses catastrophes.

... Le trappeur se hâte de revenir de son lointain camp chargé du butin de l'hiver. Le traîneau qu'il hale lui-même, la courroie en travers de la poitrine,

Puis voici la débâcle qui éclate soudain...

Les eaux de la fonte des neiges, infiltrées sous la glace, ont grossi la rivière. Le cours d'eau s'est d'abord débattu contre la carapace qui l'emprisonnait. Il parvient à la faire éclater ; il la fait flotter à la dérive jusqu'à ce que cette glace ait rencontré un obstacle. Les blocs charriés par le flot se ruent tumultueusement les uns sur les autres. Ils se fracassent avec un bruit de foudre, se clivent en prismes irréguliers, élèvent des arêtes tellement tranchantes qu'elles divisent la lumière du soleil en ses éléments et laissent tomber, comme des débris infiniment précieux, des parcelles de bleu, de violet, de rouge, d'orangé, de jaune et de vert qui s'amalgament plus bas pour recomposer la blancheur de leurs éblouissantes vibrations.

Tenace et patiente, la rivière revient à la

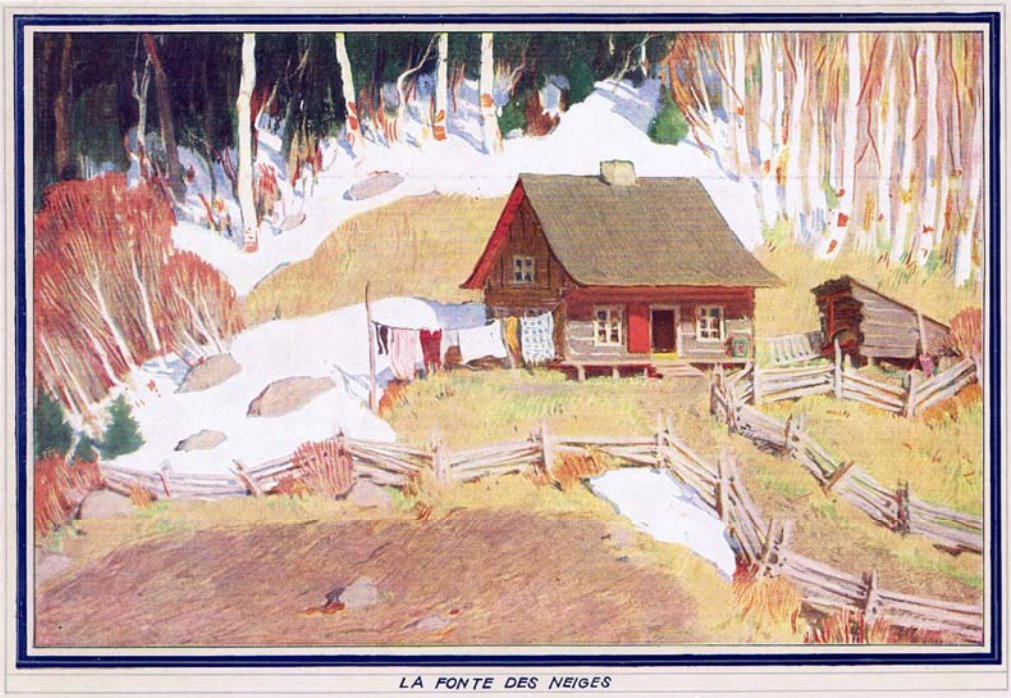
charge, haussant ses flots en larges ondes sombres plus haut que la digue, puis, lourdement, se laisse choir avec le bruit d'une cataracte. Parfois, il arrive que les berges mêmes de la rivière s'écroulent avec un grand fracas dans les eaux turbulentes et que les troncs d'arbre à la dérive se heurtent avec des craquements formidables dans l'écume sale et les éclaboussures irisées.

La neige s'en va... La terre apparaît, saine, un peu froide seulement, mais frissonnante déjà. Non! elle n'était point morte! Elle dormait. Voici que les premières herbes pointent timidement, buvant à grands traits les flaques d'eau. Les corbeaux arrivent les premiers, impudents et criards, décidés à s'arroger la préemption sur toutes les charognes qui vont apparaître. Les canards suivent, par couples, un peu ridicules, déjà très amoureux, à la recherche d'un meublé d'oseraie et de saules nains propice aux nidifications et d'une mare où s'ébattre et se laver. Les bourgeons éclatent comme s'ils étaient trop pressés. Les feuilles essaient ce ton vert, trop tendre, trop clair, trop voyant, qu'elles changeront peu à peu par une couleur plus harmonieusement nuancée de jaune et de bleu.

Voici le printemps, voici la vie qui revient au pays de Maria Chapdelaine.

MAURICE CONSTANTIN-WEYER.

LA GLACE CRAQUE, MAIS SANS FLÉCHIR



LA FONTE DES NEIGES